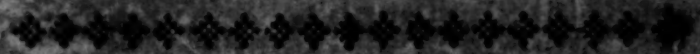


LET T R E

M. de la M***, Ecuyer.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

CHICAGO, ILL.

13 *7 a*
L E T T R E

A

1091. *a g*
M. de la M***, Ecuyer, *7*

Et de la Société Roïale d'Agriculture,

Par M. TREYSSAC DE VERGY;

En REPONSE à une LETTRE

A MONSIEUR

Le Duc de NIVERNOIS.

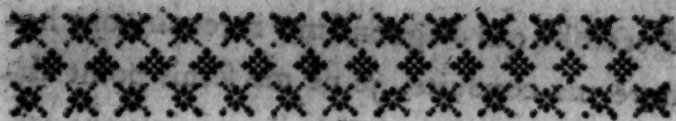
K. Treysac de Vergy

LONDRES, 16 Novembre, 1763.

A L O N D R E S.

MDCCLXIII





LETTRE

A MONSIEUR

De la M * * *

Décidé par l'honneur à ne jamais
repondre aux extravagances d'un
fol, j'ai vû, Monsieur, avec le plus
froid mépris, les calomnies absurdes que ses
amis et lui-même ont répandû contre moi
dans le public. Tout cela s'est dit, et s'est
soutenu de leur part d'une maniere si plate,
& sur un ton si ridicule, qu'ils sont devenus
les jouets et les ménus plaisirs de quiconque
les a connus. Flaté de l'aprobation dont les
seigneurs du premier rang, et les sociétés re-
spectables

spectables qui daignent me recevoir, ont honoré ma conduite, je ne me ferais point abaissé à entrer dans le détail que je vous envoie, si mes amis ne l'avaient exigé de moi.

La maxime favorite de ces prétendus partisans de D' * * *, est qu'il vaut mieux sacrifier la réputation d'un particulier, quoique injustement, que de laisser accréditer un seul soupçon sur celle d'un Ministre du Roi. Rien de plus bas et de moins bien pensé. Il appartient à des ames lâches de n'avoir pas plus de délicatesse. J'ose assurer, qu'il est infiniment plus glorieux et plus intéressant pour la société de déshonorer cent Ministres du Roi, qui sont dignes de mépris, que de flétrir l'honneur d'un Citoïen estimable. Je suis heureusement dans un país où l'on juge des hommes par leur mérite personnel, & leur valeur réelle ; on ne s'y laisse point éblouir par l'éclat étranger qui les environne. Comme il n'est point d'esclave, il n'est point d'illusion qui favorise les gens en place ;

le public les observe, leur rend justice, on les sifle.

Insulté, & défié à pied ou à cheval, en présence de Monsieur l'Amb---- de Fr---, & de toute sa famille, par le Sieur D' * * *, qui m'anonça n'être plus Ministre du Roi, mais simple dragon ; son Excel---- le pria de se taire. D' * * * n'en fit rien, et il continua également & dans l'insulte et dans le défi. J'allai chès lui le lendemain ; ne le trouvant pas, je laissai mon nom à un valet, avec ordre de dire à son Maître que j'aurais l'honneur de le voir le jour suivant entre 9 & 10 du matin. Ce même jour le Sieur D' * * * se trouvant chès le Lord H---- y declara publiquement qu'il me tuerait le lendemain avant dix heures du matin, sachant, dit il, positivement que je devais me trouver chès lui avant cette heure là. Ces Nobles Lords furent extrêmement surpris de cet aveu. Ils lui firent les représentations les plus fortes ; on lui dit,

que selon les loix, qu'il ignorait sans doute, il serait pendu s'il me tuait. Tout fut inutile; le Sieur D' * * * persista à vouloir me tuer. Sur une question qui lui fut faite, il répondit qu'il n'y avait rien contre mon honneur, mes principes, & mes sentimens; que son projet était seulement de me tuer, & qu'il le ferait. Son entêtement ne passant pas, on fut obligé d'envoier chercher des gardes. L'héroïsme de D' * * * se soutint. Quarante bataillons, dit il, ne lui feraient pas peur. Il falut cependant se soumettre. Il proposa de signer, mais à condition qu'il lui serait permis de me tuer dans quinze jours. Ces seigneurs n'y aiant pas consenti, il signa, avec cette clause indécente pour des Ministres aussi respectables, qu'il ne le faisait qu'à la seule considération de son Excellence.

Je me taisai sur les folies que le Sieur D' * * * fit avant & après cette signature. La moitié suffirait pour interdire un citoyen & l'éta-

& l'établir pensionnaire à Bicêtre pour le reste de ses jours.

Le Jeudi matin, ignorant totalement ce qui s'était passé la veille, je me rendis chez le Sieur D'*** & je fûs introduit. Je vous attens depuis plus d'une heure, me dit-il ; je repondais à cela, lorsque m'interrompant avec vivacité, il me dit qu'il avoit deux papiers à me faire signer, & il me les présenta. Je les lus, & les lui rendis en l'assurant que je n'en ferais rien. Vous les signerès, me dit-il en se levant avec fureur, ou vous ne sortirès pas de chez moi, & dans le même instant il ferma toutes ses portes. L'indignité de ce procédé me révolta ; je lui demandai, si son intention étoit d'employer la violence. Il me repondit en jurant, qu'il étoit le Maître ches lui, & qu'il en agirait à son gré. Je me récriai sur une pareille lâcheté. Il repondit qu'il s'en . . . & qu'il, fallait signer. Sur mon refus à le satisfaire il tira un pistolet qu'il avoit sous son

son habit, & le portant a ma tête il me
 menaca de m'en bruler la cervelle si je
 tardais une minute. Je lui dis qu'il pou-
 vait me tuer, que je ne signerais pas, ne
 pouvant absolument me résoudre encore à
 le croire capable de cet excès d'infamie.
 D'*** devenu furieux se précipite à la
 porte, apelle un valet, & lui ordonne d'aller
 chez l'Ambass----- de Fr---, lui demander
 deux de ses gens. Cet ordre était une
 preuve que le dessein de m'assassiner était
 prémédité. D'*** trouvait sans doute moins
 dangereux pour lui de me tuer dans sa propre
 maison, bien assuré du temoignage de ses gens.
 Je frémis d'horreur, en songeant aux suites
 éruelles d'une pareille catastrophe. Je ne
 m'en occupai pas long-tems. D'***
 revint en redoublant ses juremens. La crime
 était dans ses yeux ; mais sa main étoit
 tremblante, sa démarche égarée, je pouvais
 me défendre, & peut-être avec succès ;
 mais quelque glorieux qu'il eut été, dans la
 malheureuse position où je me trouvais je
 n'en

n'en perdis pas moins & l'honneur & la vie. Cette réflexion était désolante; D'*** me dévinant banda son pistolet & allait faire feu, lorsque je criai que j'allais signer. D'*** parut incertain; il ceda cependant, & j'eus la liberté de sortir. A quelques pas de chès lui, je rencontrai son valet accompagné de quatre autres, dont deux à la livrée de son Excel-----, Je n'ai jamais vu des gens plus singulièrement étonés. Un d'eux s'écria, Ah ! mon Dieu ! eh ! le voila. J'allai sur le champ chès Monf. le Chevalier Fielding, porter ma plainte de cette violence; il y fut sensible, me promit la justice la plus prompte, & il envoia aussitôt un ordre au Sieur D'*** de comparaitre.

Dans cet intervalle D'*** était sorti. Rencontrant un seigneur du premier rang, il arreta son carosse & lui raconta l'aventure du pistolet, telle que je viens de l'écrire. Le cœur noble & généreux de ce Milord fut saisi d'indignation à cette nouvelle; & il
lui

lui reprocha avec force d'avoir violé la parole, qu'il avait donnée & écrite la veille.

J'étais sur le point le lendemain Vendredi d'obtenir un ordre contre le Sieur D'***, lorsque par la médiation d'un Ministre pour lequel j'ai le respect le plus profond, & sur une politesse de Monsi. le Comte de Guerchy, je promis d'oublier cette affaire, d'autant mieux que l'on m'assura à n'en pouvoir douter que le Sieur D'*** était absolument fol.

Comme cette aventure, Monsieur, a donné lieu à une foule de propos absurdes & calomnieux, que D'*** & ses partisans ont tenus & fait imprimer contre moi, j'ai cru devoir la rendre dans le plus grand détail & dans la plus exacte vérité. Beaucoup de gens pouvaient ne la connaître que dans les papiers publics, ou dans cette lettre difamatoire adressée à Monsieur le Duc de Nivernois, que l'auteur a remplie de mensonges ;

& comme

& comme je n'avais déigné répondre ni aux uns ni aux autres, j'ai crain à la fin, qu'ell n'inspirat à une grande partie des habitans de cette ville des préventions défavorables à mon honneur & à mes sentimens. Je l'estime trop pour ne pa vouloir la désabûser.

Je me nomme Treyslac de Vergy. J'ai été connu en France sous ces noms là ; je les ai fait mettre à la tête de quelques ouvrages, & personne ne s'est certainement jamais avisé de me les disputer. Il est faux & impudent que je me sois dit le descendant d'une maison illustre, autrefois souveraine en Allemagne, & qui est éteinte depuis près d'un siècle. La calomnie n'est pas toujours éclairée ; elle est quelquefois d'une stupidité à faire trembler. On s'étudie à difamer un honnêt-homme ; on faïfit le premier moïen, & l'on ne s'aperçoit pas que l'on tombe dans des inconféquences qui nous font mépriser. On aurait dû au moins ajouter que je me disais le *Comte de Vergi*. Cela aurait fait plus

B

d'effet

d'effet, puisque ce titre & ce nom étaient ceux de cette maison Allemande.

Si c'est par considération que l'on m'a déguisé sous le nom de Du Vergier dans cette lettre indécente dont j'ai parlé, on m'a fait un vrai tort. Quand on n'y paraît respecter ni sa patrie, ni son Ambassadeur, ni le Ministère Anglais, il est glorieux pour un particulier d'avoir part aux mêmes traits, & son éloge est précisément dans ce qui est écrit pour le décrier.

J'épousai il y a cinq ans à Paris la fille de Madame de Fagan, née *Baron*, qui est actuellement mariée avec Monsieur le Tourneur, ancien premier Commis de la Guerre. Cet homme, recommandable par sa probité & ses lumières, a rempli très longtemps, & jusques au moment de sa retraite, cette place difficile avec une distinction infinie. Monsieur le Comte de Guerchy le connaît, & ne me prend certainement pas pour un inconnu.

inconnu. D' * * * n'ignorait pas qu'il ne tenait qu'à moi d'avoir apporté des lettres pour peu que je l'eusse désiré, puisqu'il m'a avoué lui-même que j'étais le seul Français qu'il recevait sans en avoir, parcequ'il savait bien qui j'étais. Je l'ai vû trois fois chés lui, & toutes les trois fois j'ai eu la réception la plus flateuse.

Je ne suis point de l'avis de ce pitoïable ecrivain qui prétend qu'un Capitaine de dragons, d'infanterie, &c. ne peut faire un bon Ministre ; c'est une absurdité. Depuis qu'une excellente education et l'esprit philosophique se sont repandus dans toutes les parties de l'Europe il n'y a pas un officier qui, par la diversité de ses connaissances et la noble émulation dont il est animé, ne puisse se montrer avec autant d'avantage dans une partie du ministere qu'à la tête de sa troupe. Je suis convaincu que le Sieur D' * * * s'est toujours comporté en homme sage, prudent, éclairé, & qu'il a justifié les faveurs de son

Prince. Mais quel est l'homme qui puisse dire, Je n'aurai jamais la fièvre, le délire, je ne deviendrai jamais fol ? Je crois qu'il n'y a personne dont cela dépende ; c'est être donc imbecile, & bien mauvais citoyen d'en prendre le droit d'insulter aux choix de son Maître parceque le Ministre qu'il a nommé a perdu l'esprit. Cet événement est malheureux pour le Sieur D**** ; mais on doit l'en plaindre, & non le mépriser. Je suis certain qu'il aurait été incapable de sang froid de se déshonorer : J'aime à lui rendre cette justice.

Il m'insulta, & défia à pied, ou à cheval, comme dragon, déclarant solennellement plusieurs fois qu'il n'était plus Ministre du Roi ; son Excel---- en a été le témoin ; elle ne le niera jamais. Je vis dans cet aveu la preuve d'un procédé généreux, pendant qu'elle était celle d'une folie achevée. Je n'ai point l'art de deviner ; personne ne me désabusant, j'y ajoutai foi. J'y étais d'autant plus

plus fondé que. Monf. l'Ambaffadeur étant ci depuis plusieurs jours, il était cenfé que le Sieur D'*** avait présenté fes lettres de rapel.

Il est donc vrai que j'ai été insulté le premier ; ainfi quand j'aurais envoié un cartel, ce que je n'ai pas fait, je vengeais mon honneur outragé, non contre un Miniftre du Roi, mais contre un fimple dragon ; & je ne me rendais confequemment pas criminel de leze Majesté, comme on a eu la témérité de le faire imprimer.

Il ne faut pas croire qu'un particulier, qui fe trouverait à Paris, dans une affaire auffi défagréable avec le Miniftre d'une cour étrangere, ferait envoié fur le champ à Bicêtre. Il est contre la raifon, la nature, & le droit des gens, de fupofier que l'on enfermera un honnêt-homme parcequ'il aura eu le malheur d'avoir été maltraité par un fol. Il n'est que très peu de têtes fur la furface de

ce globe où de pareilles erreurs puissent s'insinuer, & y prendre une réalité.

Si un Ministre, n'étant pas assés extravagant pour vouloir tuer son ennemi sans se battre avec lui, est assés généreux pour lui rendre raison de l'insulte qu'il lui a fait ; dès lors sa bravoure est déplacée. Il doit attendre ces moments où, cessant d'être l'homme de l'état, il retourne à celui de société, où l'honneur commandant en despôte sur chaque individu fait taire à sa voix & la religion & l'humanité. . . . Je retraiterai ces objets dans ma lettre au Ministre.

Mon amour pour les belles lettres, & mon admiration pour ce peuple ingénieux & guerrier qui a rempli tout l'univers du bruit de son nom, de sa gloire, & de ses talens, ont été les motifs uniques de mon voiage dans cette ville. J'ai voulu aquérir dans la conversation des hommes savaus, qui en sont l'honneur & les délices, une partie de leur
vertus.

vertus & de leurs lumieres. J'ai eu la noble ambition de chercher à en être estimé, & leurs bontés m'ont flâté du plus doux espoir. J'ai trouvé parmi eux un protecteur auprès d'un Ministre judicieux, éclairé & bienfaisant dans cette affaire cruelle, où l'on croit opprimer sans peine un étranger que l'on imaginait sans apui. La modestie de cet homme célèbre, estimé de tous les Anglais, me défend de le nommer. Je n'en ai point connu qui fait à un degré aussi éminent & le plaisir de la société & ce'ui de ses lecteurs. Il est infiniment rare de réunir ces deux contrastes; ils sont un don de la nature & du génie, & forment le véritablement grand homme dans tout état policé.

On m'a obligé par des satires injurieuses à rendre un compte, & de ce que je suis, & des raisons qui m'ont déterminé à venir à Londres. Cette confession était indispensable, parce que l'estime sentie que l'on peut inspirer par la sagesse de sa conduite, & la pureté de ses

mœurs, fait toujours moins de progrès que le mépris sur parole, qui trouve malheureusement trop d'accès dans l'esprit de bien de gens. A force de répéter des calomnies on parvient souvent à les faire croire; ce n'est pas que l'on en fait d'abord absolument convaincu; mais la malignité qui a toujours un panchant irrésistible à jouir des disgraces d'autrui se plaît à les croire fondées; & ce plaisir dans des âmes lâches mène à la fin à la persuasion.

Que l'on serait assés extravagant pour faire imprimer que j'ai prié le Sieur D'*** de me présenter à la cour, cela me passe. Un particulier qui a négligé d'avoir des lettres pour le Ministre de son Roi, peut il sans être décidément un sôt l'intéresser à cette démarche? Il faut du moins du vraisemblable & je ne vois partout que de la folie.

On assure dans un autre endroit que j'ai dit au Sieur D'***, que je connaissais particulière-

oulièrement Monsieur le Comte de Guerchy. Autre fausseté aussi palpable que les précédentes, & pour la preuve de laquelle je m'en raporte à son Excellence qui fait à n'en pouvoir douter que cela n'est pas vrai.

Peut on lire sans la plus vive indignation les expressions indécentes dont l'auteur de cette lettre se sert également, & contre la cour de France & contre le Ministère Anglais. Celui là seul mérite d'être regardé comme un aventurier, qui traitant avec indignité son Maître, & ses Ministres, parait aficher, par un éclat aussi scandaleux, qu'il est dans une situation à n'en esperer aucunes faveurs, ou à ne rien redouter de leur justice.

Il n'est que cette espece de gens qui puisse s'élever avec autant d'impudence, par l'assurance de l'impunité, contre son Roi & sa Patrie. C'est la marque infallible, où vous reconnaîtrez un homme sans vertus, & le fléau de l'honneur & de la religion.

Un

Un honnet-homme, quoique indigent & sans ce mérite, qui n'a besoin que de paraître pour obtenir ne cesse pas d'être citoïen ; il en connaît les devoirs ; ils lui sont sacrés, & il les remplit avec zèle. Sachant respecter l'état dont il est une partie, vous ne l'entendrez pas parler, vous ne le verrez pas écrire contre la forme de son gouvernement qu'il croit certainement la meilleure, par sa confiance dans un Maître qu'il aime, & dans des Ministres qu'il estime.

Il n'a point été question de cartel chès un Secrétaire d'Etat. Le Sieur D'*** n'y proposa point de se battre avec moi, & les Ministres qui s'y trouvaient, ignoraient le défi qu'il m'avoit fait. Deux heures après être sorti de table, & dans le moment où l'on s'y attendait le moins, le Sieur D'*** se leva tout d'un coup en s'écriant qu'il tuerait le lendemain, avant dix heures du matin, le Sieur de Vergy, & pendant plus de trois heures il réité-

ra celle exclamation qu'il coupa & nūa de beaucoup de folies. Il fut impossible de s'y méprendre, & le Secrétaire d'Et. . . le plus doux & le plus modéré des hommes, fut éfraié des malheurs déshonorans où ce furieux allait, se précipiter s'il n'arretait ses desseins. Dans l'impuissance où l'on fut de lui faire entendre raison, la garde fut apellée ; la crainte seule d'être arreté, rapella ses esprits & le rendit à lui-même ; il reflexhit, & signa sans avoir vū ni baïonette ni fusil qui l'y obligeat. On appelle cela *employer des moïens forcés* ; c'est être bien injuste & bien ingrat ; mais que doit on attendre d'un ecrivain mercenaire, l'esclave de ses besoins, & qui s'est vendu aux interets d'un fol ? La France entiere vengera ces Ministres respectables par sa reconnoissance éternelle pour un procédé aussi généreux.

De quel oeil Monsieur le Duc de Nivernois recevra-t-il cette lettre, que l'on a eu la hardiesse de lui adresser ? Il est bien aisé de le deviner. Si ce Seigneur, non moins digne de
nos

nos hommages par la beauté de son génie que par l'éclat de sa naissance, déigne la parcourir, il en méprisera & l'auteur, & son système, & ses injures, et ses éloges, & il la jettera au feu. Ecrire à un des plus éclairés & des plus grands politiques du siècle des maximes d'administration aussi plates, & aussi triviales ; c'est en vérité perdre la qualité d'homme, & donner dans le démente. Le public ne sifflerait-il point un misérable versificateur qui prétendrait instruire Voltaire dans l'art des vers ? & sa famille éperdu, désolée, n'appellerait-elle pas sur le champ des médecins pour lui ordonner un régime ?

L'auteur de cette lettre a donné à quelques petites grossièretés un tour assez aisé ; c'est en quoi ayant passablement réussi je lui conseille de s'y livrer uniquement ; il pourra par ce moyen occuper la scène plusieurs semaines & se soutenir avec quelque décence. Il n'est pas dangereux d'insulter de deux jours l'un des honnêtes citoyens, qui vous regardant avec

pitié

pitié se croiraient trop humiliés s'ils prenaient
la peine de vous répondre.

Vous qui me connaissez, Monsieur, & qui
par cette raison m'honorés depuis long-tems
d'une amitié dont rien n'a jamais pû afaiblir
le sentiment, voyés moi de grace sans indigna-
tion, me présenter de sang froid dans la car-
rière pour en disputer l'honneur avec des fols
& des insensés. Ma complaisance pour mes
amis m'a forcé à ce combat inégal. Trouvés,
je vous prie, dans la nécessité de leur plaire une
excuse à ma faiblesse; qu'elle augmente même
s'il est possible mes droits à votre estime & à
votre amitié.

Je suis très parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très humble Serviteur & Ami,

Londres,
Le 10^e 9^{bre}, 1763.

TREYSSAC DE VERGÉ

Je vous prie de m'excuser si je ne vous envoie pas
plus tôt le livre que vous m'avez demandé.

Vous m'avez fait connaître Monsieur de la
Fontaine, et son mérite m'est connu depuis long-temps.
C'est un homme dont on n'a jamais pu méconnaître
le mérite, et dont on ne peut que louer la bonté.
Il est digne de l'estime de tout le monde, et de la
confiance de son Roi. Il est digne de l'honneur
que vous lui faites. Mais la complaisance pour mes
amis m'a fait à l'égard de ce complot, trouver
que vous n'avez pas eu besoin de leur plaisir, et
qu'ils n'ont pas eu besoin de leur plaisir même.
Il est possible que vous ayez à votre égard de
votre amitié.

Je suis très parfaitement

Monsieur

Votre très humble Serviteur & Ami

TREYSSAC DE VERVEY

Paris le 10 Mars 1762

